

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul.	£1 0 0
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, seul.	£1 0 0
Aux deux publications réunies.	£1 10 0

PRIX DES ANNONCES.

Six lignes et au-dessous, première insertion.	2s. 6d.
Dix lignes et au-dessous, première insertion.	3s. 6d.
Au-dessus par ligne.	4d.
Toute insertion subséquente, le quart du prix. (Affecter les lettres.)	

Education.

Industrie.

Progrès.

Contemporains Illustres.

SIR ROBERT PEELE.

Parmi les phénomènes de nos mœurs aristocratiques, on peut compter l'existence d'un homme fait par sa naissance et par sa position pour être le chef du parti populaire, et qui devient le défenseur du parti oligarchique. Sorti du peuple il s'identifie avec les patriciens. Un à une cause qui exige de la passion dans ceux qui l'embrassent, il est regardé avec méfiance par ses alliés, parce qu'il défend leur cause avec modération.

L'Angleterre et les Anglais, par Edw. Bulwer, t. II, p. 274.

Sir Robert Peel est, sans contestation, un des hommes d'état les plus consommés que l'Angleterre ait produits, un des plus dignes de conduire les affaires d'un grand pays.

— 666 —

Au commencement de l'année 1810, un orateur de vingt-deux ans débutait avec quelque éclat à la chambre des communes; la session s'ouvrait sous des auspices peu favorables pour l'Angleterre, qui semblait s'épuiser enfin dans sa longue lutte avec Napoléon. L'astre impérial, qui devait palir et s'éteindre si vite, était alors à son apogée; la grande victoire de Wagram venait d'anéantir l'espoir d'une coalition nouvelle; Masséna et Soult tenaient Wellington en échec dans la Péninsule; le désastre de l'expédition dirigée sur l'Escaut par lord Castlereagh avait plongé dans le deuil toute l'Angleterre, et ajouté 20 millions de livres stéril à la dette publique; les sables de Waaleheren avaient vu la fleur de la population britannique décimée par la contagion et inutilement sacrifiée à l'impéritie de lord Chatham; l'Irlande s'agitait dans sa misère; une guerre avec l'Amérique paraissait imminente; la faible tête de George III s'en allait; le papier-monnaie tombait de jour en jour dans un plus grand discrédit, et le spectre hideux de la banqueroute se dressait dans le lointain.

En présence d'une telle situation, le parti whig, des longtemps déchu du pouvoir, redoublait d'efforts pour le reconquérir. Le parti tory, avec cette ténacité qui le distingue, se raidissait contre l'adversité; mais le ministère était faible et désuni; Canning, ne pouvant obtenir du roi la destitution de Castlereagh, était sorti du cabinet après avoir échangé un coup de pistolet avec son fougueux collègue. La discussion de l'adresse s'ouvrit orageuse; tous les orateurs de l'opposition se succédaient à la tribune pour accabler le ministère en lui reprochant avec violence la fatale expédition de Waaleheren; Canning, par ostentation de générosité, tout en se présentant comme étranger à la mesure, la défendait faiblement; les tories, qui commençaient déjà à se défer un peu de lui à cause de ses opinions libérales sur l'Irlande, virent avec joie se lever du banc ministériel un jeune homme obscur encore, qui, sans s'opposer précisément à une enquête sur l'expédition de Waaleheren, présente avec honneur la défense de l'adresse, et ne contribua pas peu à lui rallier la majorité. L'aristocratie anglaise à cela de bon que, si elle est fière et même insolente, elle n'est jamais cet esprit mesquinement jaloux, hargneux et exclusif des autres aristocrates: de quelque endroit qu'il sorte, tout allié qui lui arrive, pourvu qu'il ait force et talent, est toujours bien reçu et adopté par elle. Du premier coup d'œil elle vit le parti qu'elle pourrait tirer du champion roturier qui rompit en sa faveur sa première lance; elle lui tendit les bras, et deux ans plus tard, à 24 ans, Robert Peel était déjà appelé au poste de secrétaire d'état pour l'Irlande. A dater de ce moment sa position politique n'a pas cessé de grandir en même temps que son talent, et aujourd'hui, dans l'opiniâtre combat que se livre, de l'autre côté de la Manche, les idées anciennes et les idées nouvelles, le torysme entier, passablement fractionné et indiscipliné avant ou après la victoire, quand vient le danger se serre autour de Robert Peel et obéit à sa voix.

Cet illustre homme d'état est le fils aîné d'un riche manufacturier du Lancashire; il est né en 1788, à Tamworth, si je ne me trompe, dans le Staffordshire, où son père avait établi le siège de ses affaires. Ce dernier, sorti d'une famille pauvre et obscure, sut mettre à profit les découvertes de l'industrie moderne dans

l'art de filer le coton; il construisit à Tamworth d'immenses filatures où il occupait jusqu'à 15,000 ouvriers, et il est mort en 1830, laissant une fortune évaluée à plus de 60 millions de fr. Loin de renier son origine, sir Robert Peel qui sait le profond respect qu'inspire la richesse dans un pays où la pauvreté est plus qu'un malheur et presque un crime, sir Robert Peel s'en vante dans toutes les occasions avec une sorte d'ostentation qui a aussi son mauvais goût. Le digne filateur de Tamworth fit lui-même dans la carrière parlementaire des essais qui lui réussirent moins bien que ses entreprises industrielles; son petit bourg l'envoya à la chambre des communes, où, à défaut de talents supérieurs, il manifesta une grande ardeur patriotique contre la France et un grand zèle ministériel dont Pitt le récompensa en lui conférant, en 1800, le titre de baronnet. C'était du reste, un parfait honnête homme, qui est mort entouré de l'estime universelle.

Le jeune Peel, destiné dès l'enfance à la vie politique, reçut une éducation soignée. Il fit ses études au collège de Harrow, avec le péculant Byron, dont il fut l'ami, le protégé, le martyr quelquefois, et qui parle de lui, dans ses mémoires, comme d'un enfant studieux et doux assez peu merveilleux dans la science du boxing mais qui donnait d'ailleurs les plus belles espérances.

Au sortir du collège, Robert Peel fut envoyé à l'Université d'Oxford, l'arche sainte où se conserve intact le dépôt précieux des traditions d'intolérance religieuse et politique; où tout est vieux, bâtiments, professeurs et doctrines, et où nul élève n'est admis à recevoir la manne de l'enseignement spirituel et temporel s'il n'a au préalable fait profession de foi protestante en signant les 39 articles. L'enseignement d'Oxford, plutôt théologique que mondain, est insuffisant pour former un homme d'état. Robert Peel sut de bonne heure agrandir de lui-même le cercle des études scholastiques, de manière à devenir ce qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire un des hommes de l'Europe le plus riche en connaissances variées et approfondies. Ses goûts sérieux et la modération de son caractère le préservèrent de ces écarts de la jeunesse auxquels l'exposit son immense fortune, et par lesquels plusieurs de ses contemporains, devenus célèbres comme lui, ont marqué leurs premiers pas dans le monde. La vie privée de Robert Peel fut toujours grave, pure, irréprochable, et la chronique scandaleuse n'eut jamais prise sur lui. Habitué par son père à la pensée qu'il était appelé à fournir une large carrière, il n'eut pour ainsi dire, pas de jeunesse, ou plutôt sa jeunesse ne fut qu'une longue préparation aux travaux et aux combats qui ont illustré son âge mûr. A 21 ans il se présenta dans l'arène parlementaire, armé de pied en cap, avec une raison froide et réfléchie, une mémoire prodigieuse, une grande somme de notions acquises, et des opinions toutes faites, recueillies comme un héritage de famille, corroborées par les relations aristocratiques de son père et l'influence des rigides tuteurs d'Oxford, qui contribuèrent sans doute à développer en lui cet esprit de conservation, ce respect religieux pour les vieilles institutions du pays, dont il ne s'est jamais départi. Si plus tard les circonstances, l'élévation de son intelligence et la pratique des hommes et des choses l'ont amené à faire de notables concessions aux besoins de son temps, il est certain qu'il n'a presque jamais accepté une innovation quelconque autrement que comme un mal nécessaire.

Lorsqu'en 1812, après la dissolution du ministère Perceval, Robert Peel entra pour la première fois aux affaires, sous lord Liverpool, la question d'Irlande était restée stationnaire, malgré les efforts successifs de Pitt, de Fox et de Canning; l'Irlande n'était admise à l'égalité que sur les champs de bataille, où elle versait son sang pour la cause de l'Angleterre; hors de là ce n'était plus, aux yeux du parti dominant, qu'une rive d'îlots taillables et corvables à merci. Le jeune secrétaire d'état, appelé à mettre la main à cette plaie toujours saignante, s'occupa beaucoup plus d'arrêter son développement que de la guérir. Plus tard sur ce point que Pitt lui-même, il se prononça d'abord contre toute espèce de concession, et son administration, qui dura jusqu'en 1818, ne fut guère signalée que par des mesures de rigueur. Plusieurs bills de répression plus sévères les uns que les autres, des envois de troupes et de canons, et la création d'un corps spécial de gendarmes, que les paysans irlandais nomment encore aujourd'hui du sobriquet de Peellers, tels furent à peu près les seuls souvenirs que Robert Peel laissa à l'Irlande de son premier passage aux affaires.

Lorsque, par des motifs personnels plutôt que politiques, sir Robert Peel abandonna son poste en 1818, l'université d'Oxford, qui partage avec celle de Cambridge le privilège d'envoyer chacune deux députés au parlement, voulut donner à son ancien disciple un témoignage de sympathie pour ses efforts contre les papistes d'Irlande; elle lui accorda spontanément la faveur très-recherchée de la représenter, et l'attacha ainsi par un lien plus étroit aux intérêts de l'aristocratie et de l'église.

L'année suivante, membre et rapporteur d'un comité institué pour remédier à l'état financier du royaume, Robert Peel prit une part active aux graves discussions qui s'élevèrent à ce sujet, et attacha son nom à un bill important. Le bill Peel eut pour but de restreindre l'émission du papier-monnaie, d'amener pour l'Angleterre le retour graduel des espèces métalliques, en révoquant l'acte qui, depuis 1797, autorisait la banque à ne plus faire de paiement en or.

Dans les troubles intérieurs qui signalèrent l'année 1819, sir Robert Peel appuya vivement tous les bills répressifs présentés par le ministère. Un an plus tard, après la mort de George III, lorsque la femme de George IV, arrivant subitement d'Italie pour revendiquer son titre de reine et sa place à la cérémonie du couronnement, donna lieu à ce fameux procès qui passionna toute l'Angleterre et divisa tous les esprits, même dans les rangs les plus élevés, sir Robert Peel se tint à l'écart, et, malgré les sollicitations ministérielles, refusa d'intervenir personnellement dans cette scandaleuse affaire.

L'orage passé, en 1822, il consentit à remplacer lord Sidmouth au ministère de l'intérieur, et devint ainsi le principal orateur du cabinet. En cette qualité il eut bientôt à soutenir une lutte directe contre Canning. Ce dernier, toujours mu par des idées de tolérance religieuse, avait proposé d'accorder aux pairs catholiques romains le droit de siéger et de voter au parlement; sir Robert Peel combattit cette motion comme contraire à la sécurité de l'église dominante. Malgré ses efforts, la proposition de Canning fut accueillie par la chambre des communes à une majorité de 5 voix, mais elle fut repoussée par la chambre haute. Trois mois après, un événement imprévu, le suicide de Castlereagh, amena la dislocation du ministère, et, malgré les répuñances personnelles du roi pour un partisan déclaré de la reine, Canning succéda à Castlereagh au poste de ministre des affaires étrangères. Sir Robert Peel garda son portefeuille. "On put alors, dit M. Duvergier de Hauranne, remarquer en lui deux tendances bien distinctes. Pour tout ce qui touche au système politique, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, sir Robert Peel se montra fidèle aux vieilles traditions tories et ennemi décidé de toute réforme. Pour tout ce qui touche à l'administration et à la législation criminelle, il fit preuve d'un esprit large, éclairé, souvent même hardi. Ainsi, on le vit, d'un côté, soutenir vivement l'*alien bill* (loi sur les étrangers), combattre l'émancipation catholique, louer la sainte alliance, de l'autre, adoucir la pénalité, réformer le jury, limiter la juridiction des juges de paix. Grâce à ce double caractère, sir Robert Peel eut le double avantage de conserver la faveur des vieux tories et de gagner jusqu'à un certain point celle des réformateurs.

Le nouveau ministère, tory au fond, mais renfermant dans son sein tout les nuances du parti, et divisé sur les questions les plus importantes, vécut 5 ans, grâce à l'ascendant personnel du président, lord Liverpool. Il avait été convenu que sur la question du jour, celle d'Irlande, le cabinet resterait neutre, et cependant plus d'une fois l'opposition força Canning et Peel à venir tour à tour à la tribune pour parler à ce sujet en sens contraire. A la mort de lord Liverpool, en 1822, le roi ayant appelé Canning à la présidence du conseil, sir Robert Peel et quatre de ses collègues envoyèrent leur démission; Canning les remplaça par des whigs modérés, et se trouva bientôt en face de presque tout le parti tory et d'une fraction du parti whig. Sir Robert Peel hésita quelque temps à se mettre en hostilité directe avec son ancien collègue; mais son opposition, d'abord pleine de mesure et circonscrite à un seul point, l'émancipation irlandaise, s'étendit peu à peu, devint plus offensive, et enfin, poussé dans ses derniers retranchements par Canning, qui l'accusait de manquer de franchise, il se fit décidément le chef de l'opposition tory. Après la mort de Canning et l'avortement du ministère Goderich, sir Robert Peel reentra aux affaires avec lord Wellington, en 1828.

(A continuer.)



LE DERNIER DES GROGNARDS,

La Comtesse d'Harleville

ET

LE MARGUILLIER.

(Suite.)

IV

OBUS EN ATTENDANT LA BOMBE.

La soirée qui suivit le festin du retour fut consacrée en partie à entendre la sanglante épopée de la campagne de 1815, à laquelle le colonel d'Harleville avait pris une part si active. Malgré l'opinion fort tranchée de la part des auditeurs qui partageaient les sentiments politiques de la marquise, on écouta son neveu avec une at-

tenton religieuse; car, après tout, chacun des dissidents était Français au fond du cœur, et tout en déversant le blâme le plus amer sur la conduite de l'*usurpateur*, il ne pouvaient s'empêcher de déplorer en secret l'abaissement où était maintenant plongée la France, qui, reine du monde qu'elle avait été jusqu'alors, était descendue au rang de la Suède, du Danemark et des Pays-Bas.

Vers onze heures toute la société se retira; c'est l'heure obligée dans les petites villes de province, et prolonger plus avant une soirée serait une énormité de lèse-étiquette. Chacun remonta dans le véhicule qui l'avait charrié jusqu'à Mennecey pour regagner son habitation, et il ne resta plus dans le salon de la marquise que le colonel d'Harleville, le sergent Bourguignon, Cécile, sa mère, mademoiselle de Saint-Ange, et les commensaux habituels du château, c'est-à-dire le vicomte de la Panetière, le curé et le notaire Gonin. Le cercle s'était rétréci, chacun avait approché son siège de l'immense cheminée dans l'âtre de laquelle un feu volcanien pétillait. La marquise et mademoiselle de Saint-Ange occupaient les extrémités opposées du foyer; puis, à la gauche de la marquise se trouvaient le curé, le notaire et le vicomte; le colonel, Cécile et Bourguignon étaient assis à la droite de la demoiselle de compagnie, laquelle semblait avoir pris sous sa protection le sergent des grenadiers.

On agit dans le cercle les questions d'intérieur et de gouvernement domestique que l'arrivée du colonel mettait à l'ordre du jour. Ces questions roulèrent sur l'augmentation du personnel du château, sur l'accroissement des jours de réception, car la marquise ne voulait pas faire regretter à son neveu, habitué à la vie active des camps, et aux loisirs de garnison, sa séquestration dans le manoir de Mennecey, où elle espérait le retenir, comme Circé avait retenu Ulysse dans son île enchantée, au moyen de fêtes qui feraient désormais de cette résidence la première de toutes dans le canton. Ces questions, où le notaire, le curé et le vicomte avaient voix de délibération, tandis que d'Harleville ne pouvait avoir que voix consultative, et dont mademoiselle de Saint-Ange était, en quelque sorte, le rapporteur, avaient été décidées en dernier ressort par la marquise après délibération. Pendant la discussion, Cécile et Bourguignon n'avaient pas proféré une parole, mais lorsque tout fut dit, la marquise, regardant son neveu avec des yeux où se reflétait une ineffable tendresse:

— Hector, lui dit-elle, voilà notre intérieur réglé, je l'espère, à votre satisfaction; vous serez fidèle à votre promesse de ne plus nous quitter; je puis donc, dès à présent, abdiquer en votre faveur une partie de mes prérogatives. Usez-en, mon cher neveu, dans toute l'extension du mot, je suis persuadée d'avance que vous n'en abuserez pas.

Le colonel fit une inclination de tête et allait renouveler à sa tante les témoignages d'une affection qui ne s'était jamais démentie, lorsqu'elle lui fit signe qu'elle le comprenait, et jetant en même temps un regard inquisiteur sur le sergent, elle lui dit d'un ton protecteur:

— Quant à vous, mon ami, j'espère que vous serez sage... bien sage! vous m'entendez? répéta-t-elle, avec affectation.

A ces mots de *bien sage*, le grognard fit un bond sur sa chaise, comme s'il eût été atteint par la foudre électrique; un obus qui aurait été dirigé devant lui ne l'eût pas fait reculer d'une semelle, mais à cette expression: *bien sage*, sa figure passa en quelques secondes par toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Il se dressa de toute sa hauteur, jeta à son tour sur la marquise et sur ses proxénètes un regard tempéré par le respect de la discipline militaire, mais où brillait la honte et la colère, et prenant une de ces poses que les vieux soldats prennent toujours dans les moments suprêmes, il se retourna vers le comte d'Harleville, et lui dit d'une voix légèrement émue d'abord, mais bientôt calme et accentuée:

— Votre intention, mon colonel, en m'engageant à vous accompagner jusqu'ici n'a point été je le suppose, de me constituer ni votre valet, ni le domestique de personne. Vos épau- lettes et mes galons sont tombés du même coup, et il n'y a plus ici que deux hommes, "deux frères d'armes," comme vous me le recidiviez vous-même ce matin. Je vous ai suivi, mon colonel, d'abord par attachement, et ensuite parce que, ne possédant plus ni pays, ni famille, il m'était indubitable d'organiser mon bivouac personnel en Touraine, en Poitou, ou dans l'Île de France, comme le vieux major ici présent (dit Bourguignon en désignant du regard M. de la Panetière) appelle cette contrée; je venais donc dans ce séjour, non pas comme un friocleur, mais comme un *voilàgeur* fatigué de ses longues étapes, et qui désire se reposer quelque part, n'importe où! J'habiterai cette contrée, mon colonel, mais je ne veux pas prendre ma pension dans le château de votre respectable tante ici présente. Ma paye de sous-officier de la garde, ma croix et les quelques épargnes que j'ai faites sur ma masse suffiront à mon premier établissement, et à l'ordinaire ordinaire de ma vie. La liberté est le meilleur plat d'un repas champêtre, je me nourrirai de ce plat-là, tant

qu'il y en aura de reste. Je viendrai à l'ordre, mon colonel, toutes les fois que vous m'y ferez appeler, et nous parlerons de nos campagnes, de notre vieux Empereur, pour le quart d'heure enfoncé, fricassé, vendu, trahi!... Nous nous encouragerons l'un l'autre, et si un jour la France nous rappelle, nous reprendrons, vous votre épée, moi mon fusil, et je me replacerai en serre-file, à ma place de bataille, fixe et immobile, jusqu'à un commandement de: En avant! Voilà la chose!

Puis, faisant un quart de conversion et s'adressant à madame de Monnecey le grognard ajouta:

— "Quand à votre recommandation d'être bien sage, madame la marquise, c'est un affront fait à mon habit: les vieux de la vieille ont toujours été sages dans les pays conquis, à plus forte raison dans leur pays naturel. Dans l'île de Franco pas plus qu'à Milan, à Vienne, à Varsovie, à Berlin, à Madrid, à Moskow, à Dresde et dans mille autres endroits dont l'énumération ne finirait pas, les soldats de la garde n'ont jamais fait parler d'eux qu'en bien; mais si, par sagesse, madame la marquise, vous entendez l'abandon de notre attachement pour le grrrrrand Napoléon, je ne crains pas de vous récupérer, sans crainte d'être démenti par mon colonel devant qui je m'exprime, que nous ne serons jamais sages; non, jamais! au grand jamais!

— Nonobstant toutes ces choses, madame la marquise, poursuivit le grognard, permettez-moi de vous remercier de la politesse que vous m'avez faite, par rapport à mon colonel; il y aura, je l'espère, dans les environs de ce château, une chaumière habitée par un vieux soldat; cette chaumière sera mon enclos à moi; à quel- que heure qu'on vienne y frapper, de la part de mon colonel ou de la vôtre, elle s'ouvrira, et il en sortira un lapin toujours prêt à donner sa vie pour son pays et pour ses amis; car ce lapin-là n'a jamais eu d'engueures avec eux!

Ayant dit, Bourguignon prit sur un canapé son bonnet de police et son sabre, et fit aux hôtes du salon le salut militaire, en ajoutant:

— Voilà la chose! Le sénat romain ne fut pas plus étourdi, plus stupéfié de la harangue du pyrrhus du Danube, que ne le fut le sénat de la marquise à l'audition de ses discours du sergent. Chacun se regardait; la marquise, vivement émue, avait baissé les yeux; des larmes roulaient dans ceux du colonel; la seule demoiselle de Saint-Ange hochait la tête en signe d'assentiment à tout ce que venait de dire le soldat, et semblait par ses regards rapprocher à madame de Mennecey l'impitoyabilité de sa recommandation, et surtout la morgue aristocratique qu'elle y avait apportée.

Bourguignon se trouvait déjà devant la porte du salon, lorsque le colonel, combattu d'abord par le respect qu'il devait à sa tante, ne pouvant plus comprimer ses sentiments, se leva avec vivacité, s'élança vers le sergent, et lui barrant le passage:

— Comment, Balafré! s'écria-t-il, oublies-tu donc ta promesse? Tu m'avais donné ta parole!

— Je ne vous quitte pas, mon colonel, je vais chercher un séjour pour la nuit... Demain, ajouta-t-il, j'aurai établi mon cantonnement, et vous pourrez l'honneur de votre présence, certain de me trouver au poste...

— Tu m'abandonnes? dit d'Harleville en saisissant la main du grognard.

— Nous ne sommes point ici sur le champ de bataille, mon colonel, répondit Bourguignon, et par conséquent il n'y a pas d'infraction de ma part à vous abandonner, comme vous l'entendez.

— Tu m'avais promis de rester constamment auprès de moi!

— C'est la pure vérité, mon colonel, et le père éternel sait si j'ai envie d'aller vivre à cinq cent mille lieues de vous! Bien au contraire, je veux me tenir le plus près possible de votre logement, parce que... voilà la chose!

Les instances du colonel, les sollicitations des assistants et de la marquise elle-même vinrent échouer contre l'impénétrable fermeté du soldat, qui repoussa avec respect, mais avec fierté, les tardives avances de la châtelaine. Bourguignon sortit enfin du salon, et l'on entendit bientôt le bruit de son pas lourd et cadencé retentir sur les marches du péristyle, et quelques minutes après la petite porte du château se referma sur lui.

D'Harleville s'était rejeté dans son fauteuil avec un mouvement de dépit mal contenu, et avait murmuré:

— Où peut-il aller à l'heure qu'il est?

— Je suis fâchée, mon neveu, dit alors la marquise, d'avoir effarouché la pudeur militaire de votre soldat; mais, en vérité, je ne me serais jamais attendue à ce qu'il fût aussi susceptible et qu'il pousse aussi loin l'amour-propre, la vanité et l'oubli des convenances.

— Ce n'est point de l'amour propre, c'est encore moins de la vanité, répliqua froidement le colonel; c'est une juste susceptibilité. Vous ne connaissez pas le soldat français, ma chère tante: à quelque caste qu'il appartienne, il sait apprécier toutes les paroles et tous les procédés.

— Je ne lui ai pourtant rien dit de désobligeant fit la marquise, qui tenait par tendresse